jeune prince à la *Métaphysique* de Wolff. M. de Suhm, cœur d'élite, figure attachante, payait la vive affection de son roi d'un ami d'une admiration ingénue et ardente. Avec lui, ce témoin de sa conscience, Frédéric ne se départ jamais de sa modestie innée : il parle toujours du travail, du devoir, de la patrie; son âme semble de l'amour des grandes choses. La mort de son confident lui cause une douleur profonde : elle met fin à cette *Correspondance* toujours élevée. Il y avait à Berlin un autre ami, fils d'un réfugié français, homme de lettres; Frédéric l'avait constitué son critique; il écrit à son Aristarque, dans les termes d'une amitié familière et vraie, des petits billets charmants d'attention et de bonhomie : entretiens littéraires, plaisanteries irrégulières, confidences belliqueuses, en font les frais, et la métromanie du roi-poète y prend toutes ses libertés. La mort de Jordan laisse encore après elle des regrets douloureux. Avec le baron de La Motte-Fouqué, fils d'un réfugié français, vieux militaire couvert de cicatrices, la *Correspondance* témoigne d'une amitié presque filiale, d'une sollicitude qui se multiplie. Frédéric met sur les blessures du vieux soldat le baume des coquetteries, des caresses et des plaisanteries. Les lettres à d'Argent, à Algarotti et à ces esprits intrépides que Voltaire appelait « les aumôniers de S. M. le roi de Prusse, » ont un autre caractère : on sent que l'estime fait défaut, et que le royal correspondant affiche une incrédulité de bon ton qui peut-être n'existait pas au fond de sa pensée. Milord Maréchal, le frère du maréchal Keith et le précepteur de Jean-Jacques dans la principauté de Neufchâtel, est aussi un des correspondants de Frédéric. Les lettres de celui-ci, écrites pendant la guerre de Sept ans, sont graves, tristes, stoïques; elles expriment un attachement sincère et vif. Le roi de Prusse avait plusieurs frères et sœurs : le prince Henri, distingué par l'esprit et les talents, militaire méthodique et tempérament porté à la mollesse, joue auprès de lui un rôle analogue à celui du roi Joseph morigéné par Napoléon. Frédéric ne méconnaît jamais les droits du sentiment fraternel. Il pardonne, réprouve les reproches, les remontrances rudes, les réparations gracieuses, les ordres précis, les conseils enjoués, les leçons sévères, se succèdent ou se mêlent. Frédéric voudrait donner au prince Henri son propre caractère, ou du moins l'activité et la décision qui le distinguent. Les deux frères discutent çà et là sur des questions de morale; Frédéric fait l'éloge de Bayle, de la tolérance, des lettres et de la vérité; il est moins optimiste que son frère et juste, devant un jour le maltraiter. Ces lettres, fortes et sensées, brillent par le naturel, sinon par cet agrément tout français qui passe rarement la frontière. Une lettre remarquable par-dessus tout, c'est la page où Frédéric, déplorant la mort de son neveu, fils cadet du prince Guillaume, s'abandonne aux élans paternels de son affliction : il avait adopté ce jeune homme, il se voyait revivre en lui, La margrave de Baireuth, sœur aînée de Frédéric, lui ressemblait plus encore : c'était une de ces *sœurs de génie* qui, ayant un autre sexe, feraient de grandes choses, et qui les comprennent ou les aiment en autrui. Frédéric aimait d'une amitié vive et passionnée cette princesse, pleine de mérite et d'esprit. La *Correspondance* commence par des lettres un peu contenues, des épîtres d'écolier, affectueuses et tendres. Un dissentiment s'élève, une réconciliation termine la brouille. Remarquons, en passant, que les lettres de la marquise de Pompadour et corrigent mainte allégation ou insinuation de ses *Mémoires*. On voit par un style travaillé, comme celles de Rousseau; elles ont été écrites sans aucune prétention, sans aucune pensée qu'elles devront un jour être connues de tout le monde : aussi elles n'en sont que plus propres à mettre à nu l'âme de Buffon, et elles prouvent qu'il y avait beaucoup plus de simplicité qu'on ne le croit chez ce grand écrivain qui, dit-on, mettait toujours sa perruque et ses manchettes avant de s'asseoir devant la table où il travaillait à son *Histoire naturelle*. Il est vrai que cette simplicité s'alliait à une grande fierté de caractère, qui éclate surtout quand Buffon est amené à parler de ceux qui critiquaient ses ouvrages; jamais il ne voulut répondre à aucune critique, et il semble que ce dédain lui fût inspiré par une conviction profonde que sa gloire était hors de toute atteinte; mais était-ce là de l'orgueil? N'était-ce pas plutôt une noble assurance que la postérité s'est chargée de justifier?

Si M. Nadault de Buffon n'avait fait que mettre au jour près de 400 lettres de son illustre aïeul, on ne pourrait le louer que de son respect filial pour Buffon et de sa patience à recueillir tout ce qui pouvait rappeler sa mémoire; mais il y a joint une introduction et de nombreuses notes, où il a fait preuve d'une vaste érudition, d'un goût parfait, d'un véritable talent. A propos de Buffon, il passe en revue les hommes et les choses du XVIIIe siècle; il raconte des anecdotes, il lève le voile qui couvrait un grand nombre de faits intéressants, et il prouve tout ce qu'il avance en faisant connaître les sources où il a puisé. Tous les admirateurs de Buffon liront sa *Correspondance*, et ils se féliciteront de ce qu'elle a été annotée par un écrivain qui porte dignement le poids de ce nom immortel.

Correspondance particulière d'Edmond Burke, de 1744 à 1797 (Londres, 1844, 4 vol.). Imprimés cinquante ans après la mort de Burke, ces *Correspondance* a permis de juger définitivement le grand écrivain et le philosophe, que les partis appréciaient diversement. Ces lettres ne renferment ni révélations sur l'homme, ni détails nouveaux sur la société de son temps. Elles n'en sont pas moins précieuses. M. Ph. Chasles, qui a lu attentivement ces deux mille et quelques pages, dit à ce sujet : « Ceux qui jusqu'à présent n'ont pas bien compris la situation de Burke en Angleterre, et la singulière part qu'il a eue, entre 1770 et 1795, au mouvement des affaires de l'Europe, trouveront ici la complète explication des obscurités de son caractère et des points énigmatiques de sa vie. L'hostilité de ce roturier contre la Révolution française, l'attachement de cet Irlandais pour l'Angleterre, l'impuissance de ce grand écrivain politique à devenir chef de parti, l'admiration qu'inspirait à tous un orateur que personne n'écoutait, le feu qu'il a jeté dans certaines âmes, sans grouper les intérêts ou trancher les questions, la divergence des opinions à son égard, anomalies de position si grande développer, sembleront, à qui étudiera ces quatre volumes, les effets naturels d'une position exceptionnelle et d'un caractère unique. »

La curiosité vulgaire qu'affriandent les incidents, les aventures, les passions, la variété; la curiosité des gens de goût qui recherche dans les lettres intimes d'un personnage célèbre le côté familier, la fibre discrète et sympathique, ou bien le style naïf, simple, prime-sautier, sont déçues en lisant cette *Correspondance*. C'est toujours l'éloquence sérieuse, rigoureuse, quelquefois imagée du quaker orateur, défenseur des colonies américaines et de l'Inde, spoliée dans les torrures. Par contre, cette *Correspondance* est pleine du sentiment de la vérité, du devoir politique et de la dignité personnelle, augmente la vénération pour l'homme. Les premières notes de Burke sont remplies de barbarismes qu'il apprend à connaître en les corrigeant. On y entend sa première plaidoirie anglaise. On y trouve des choses analogues à ces belles formules : *J'avions, j'étions*. Ces premières lettres, adressées à un condisciple, enfant et quaker comme lui, offrent néanmoins le frais tableau d'une amitié pure et austère, qui rêve le beau et croit à la vertu.

L'écolier délaisse la Bible pour lire Homère et Tacite; il les étudie, dit-il, non pas avec patience, mais avec fureur. A cette fièvre poétique succède l'enthousiasme oratoire; il se prépare à sa carrière politique et littéraire par un long travail, bien réglé et toujours soutenu. Le travail est sa sauvegarde contre l'ennui, il n'a trente ans. Il est chaste et sévère. Il se fait une autre étude de l'observation; ainsi, il vient à déclarer que le plus grand crime aux yeux des hommes, c'est de ne pas leur ressembler.

Attaché au secrétaire du lord lieutenant d'Irlande (sous le ministère de Chatham, en 1760), il devine que son patron ne saura conquérir sa force et absorber son talent; il rompt avec lui et rend froidement sa pension. Pour nous en tenir encore aux détails essentiels, nous dirons que la première lutte de Burke est remarquée dans sa *Correspondance*. Que veut-il? Quel est son parti, quel est son programme à cette époque de maturité? Burke veut, en 1765, l'aristocratie whig et la constitution idéal qu'en font les porte-feuille ministériel de Rockingham. En somme, il n'est ni whig, ni révolutionnaire, ni tory, ni monarchiste, ni jacobite religieux. Il est tout cela à la fois dans la modération philosophique; c'est un apôtre éloquent et fanatique de la sagesse, du juste milieu. Au lendemain de son premier discours en faveur des greffes des colonies, un de ses correspondants lui écrit qu'il a inventé une nouvelle éloquence, celle de la *philosophie politique*. Retiré dans une province pittoresque, non loin du château de Windsor, Burke y passe le reste de sa vie en quaker et en paysan plutôt qu'en homme de lettres. Un jour, il écrit à Arthur Young, en plein procès Hastings : « J'ai tué un bien gros porc que j'ai engraissé de pommes de terre. Il est magnifique. » En 1770, Burke reçoit le docteur Franklin, et prend en main les réclamations des colonies.

Dans le procès de Warren Hastings, ce proconsul de boutique, qui opprimait et pressurait les rajahs de l'Inde, à son profit personnel et au bénéfice de la métropole, heureuse d'être ainsi comprise dans sa cupidité sanguinaire, Burke nous apparaît, d'après ses lettres, humain, austère, désintéressé, persévérant, enthousiaste. Il refuse tantôt des souscriptions ou cotisations des Irlandais catholiques, tantôt des secours d'argent transmis sous forme de legs par un vieil ami. Trésorier de la guerre, il porte la hache dans les traitements officiels, et commence par se retrancher un revenu annuel de 200,000 fr. Il ne néglige aucune occasion de bienfaisance; il découvre et sauve du désespoir un homme de talent attendu par la célébrité : c'était Crabbe, qui devint l'ami de Walter Scott. Vers cette époque, Burke écrivait à l'un de ses amis : « Je déteste nos mœurs modernes et cette fumée de Londres, et toutes nos hideuses mesquines! Que vous êtes heureux de vous asseoir, à Rome, sous l'ombre du Colisée et des grandes vertus antiques! » Puis il se retourne contre Warren Hastings avec une fureur où les plaintes directement reconnues fondées avaient allumée, mais non assouvie. Mais ni cette éloquence enflammée, ni cette vertu impitoyable, ne donnent à Burke l'influence, le pouvoir, la direction des esprits et des affaires. Qu'il se contente de l'estime et de la gloire du philosophe : homme d'État, il n'est rien. Le véritable succès politique, l'action de la personnalité sur les autres lui fait défaut. Mais sa vie est rendue heureuse par un cercle d'amis honnêtes, sincères, intègres. Dans ce groupe, on voit le savant William Jones, Wilberforce, Romilly, Joshua Reynolds, Barry le peintre, Crabbe, l'oblige de Burke. Tous ces hommes étaient de nobles cœurs ou des esprits distingués.

La Révolution française éclate. L'astre radieux monte à l'horizon, prêt à illuminer ou à embraser la terre... Burke est son ennemi déclaré. Sa haine contre la Révolution devient une frénésie. Dans le quatrième volume de la *Correspondance*, cette fièvre s'élève jusqu'au dernier degré du paroxysme. C'est que Burke était désenchanté, fatigué, désappointé. En vain son ami Francis, le voyageur, lui explique-t-il les causes et les résultats définitifs de ce grand renversement d'un royaume épuisé, caduc. Burke n'accepte la rénovation qu'au prix de la constitution de 1688, avec deux chambres, une noblesse héréditaire, et les grandes familles au pouvoir. Rien en deçà, rien au delà. Burke veut que des armées étrangères imposent à la France la paix intérieure. Il propose et réclame le principe d'intervention. Quand ses vieux amis, Francis, Fox, Sheridan, viennent à pactiser avec la Révolution, la terreur envahit son âme. Il rompt avec eux. Ne comprenant pas la Révolution, il croit corps à corps avec elle, et le sentiment du juste l'égare au point de faire de lui le terroriste de l'aristocratie attaquée. Il prêche la croisade, la Sainte-Alliance. A la mort de Louis XVI, il prédit l'avènement d'un despote militaire. Il envoie son fils à Coblentz pour rallier les passions et les intérêts coalisés. Il juge La Fayette comme Marat. Dans sa passion de sanguine, il accueille et ranime les émigrés français. Son ardeur belliqueuse ne s'épuise que sous le coup d'une perte cruelle, la mort de son fils. Bientôt il est atteint lui-même de la phthisie (1797). Cette même *Correspondance* montre Burke admirable dans la vie privée : nulle faiblesse, nulle infidélité politique; toujours une vertu agissante, toujours l'enthousiasme pour la recherche de l'absolu; partout bonté généreuse, franchise et vérité.

Correspondance d'Horace Walpole. Un premier recueil de ces lettres si curieuses avait été imprimé en 1841 (6 vol.). Mais la collection complète n'a été publiée qu'en 1857-1859, par M. Peter Cunningham, qui a classé les lettres de Walpole dans l'ordre chronologique, de manière à composer une véritable histoire de son temps, sous la forme épistolaire. Cette édition est enrichie de notes où tous les éditeurs successifs qui avaient déjà donné des fragments de cette *Correspondance;* elle forme 9 volumes in-8°, dont on ne peut guère séparer les volumes des *Mémoires* de Walpole.

Ces lettres sont adressées à divers correspondants, entre autres, George Montagu, le comte d'Hertford (pendant son ambassade à Paris), Mme du Deffant, le maréchal Conway, sir Horace Mann, etc. Elles embrassent une période assez étendue, de 1736 à 1797. Les critiques anglais jugent assez mal ces documents historiques, si remarquables par leur style; lord Macaulay lui-même, cet esprit sagace et indépendant, les a lus et appréciés dans un sentiment de colère, tout en rendant justice au talent de l'écrivain. Ce courroux, plus apparent que réel, s'explique sans difficulté : les lettres de Walpole, *ces commérages épistolaires*, dit la *Quarterly Review*, ont pour les Anglais le tort impardonnable et pour nous l'heureuse mérite de révéler en détail, par des faits piquants et des portraits trop vrais, l'histoire secrète de la maison de Hanovre, de ces George, de ces tristes rois qui se maintinrent avec tant de succès, au milieu de tant de mépris, par leur faiblesse, leur nullité, leurs vices et leurs défauts. Walpole lui-même, qui du reste se prenait sans doctrine et sans système, s'oppose à ce qu'on prenne le change sur le caractère et la portée de ses lettres. L'écrivain a voulu commenter, justifier et servir la politique ou l'administration de son père, Robert Walpole, ce ministre d'État qui gerait une énigme, si un contemporain Horace Walpole, n'avait donné la clef des mobiles et des ressorts du règne des trois George. Toujours préoccupé des intérêts du pouvoir paternel, le narrateur fait à son insu un procès infamant à l'aristocratie vénale, au parlement corrompu, à la société pervertie, mais toujours grossière dans ses plaisirs et dans ses goûts. La royauté n'est qu'une ombre tour à tour sotte, vile, rapace, cruelle, qui se fait supporter parce qu'elle protége les rancunes religieuses et politiques du protestantisme anglais. En somme, Robert Walpole, qui fut trop décrié de son vivant comme après sa mort, est trop excusé par son fils, fils probablement, de son père, qui passe pour l'enfant du lord Hervey.

Diffamé encore plus que Robert Walpole, Horace se venge de ses accusateurs, non par l'absence de vices, mais par des qualités fort rares chez ses contemporains : le bon goût, l'aisance et le naturel des manières, le désintéressement, le mépris des intrigues, l'horreur de la fripponnerie; il se venge encore mieux par l'observation des caractères, qu'il étudie de sang-froid. Il n'a ni maîtresses ni ambition; retiré à l'écart, il s'intéresse peu à la *sale politique* (*Lettre à sir H. Mann*, 1738). Toutefois, il défend avec ardeur, avec constance, les accès de son père, qui valait bien Alberoni et Dubois. Horace veut que le ministre Robert soit un martyr; c'est beaucoup trop assurément. Mais citons une lettre qui nous montrera combien était profonde l'habileté de Robert. Parvenu au pouvoir, le ministre veut éprouver la force de résistance du roi, sur lequel il doit s'appuyer davantage. Dès l'année 1717, Robert remet aux mains du roi les sceaux de grand chancelier, ses partisans ne lui paraissant pas encore assez disciplinés. « Au premier symptôme d'indiscipline, mon père remit entre les mains de George le bâton de commandement, comptant bien le reprendre lorsque sa troupe serait revenue au devoir (il s'agit du parti whig). La scène fut violente et longue. Perdre Robert Walpole, c'était, pour le monarque, perdre le bouclier et la lance. On se fâcha; les sceaux que le ministre s'obstinait à ne pas garder furent replacés « dans le chapeau de Walpole » de la main même du monarque; le réfractaire sortit du cabinet royal, le visage ardent, des larmes dans les yeux, et parfaitement hors de lui-même. » Désormais le ministre avait le droit de donner sa démission, le droit d'être maître. « Le roi l'envoya chercher le lendemain, le pria, le supplia, mais sans succès. Robert ne revenait que sûr de son parti pris, et cet homme dont on a voulu faire un fourbe, avait autant de volonté que de ruse. Peu de jours auparavant, un jacobite, qu'il avait reçu secrètement chez lui, a dit de tout à coup, et, mettant la main dans son gilet, lui dit : « Je ne sais pas pourquoi je ne vous » tue pas. — Parce que je suis plus jeune et » plus fort que vous. » Ils se rassirent tranquillement.

Horace dissimule de son mieux les gains illicites de Robert, spéculant sur des actions chimériques. Mais, tandis que le roi se grise de bière avec l'honorable Mlle de Cocagne (la duchesse de Kendal, une de ses maîtresses allemandes), Robert, à trois heures du matin, debout dans la chambre des communes, rejette les Stuarts à deux cents lieues. » Il reste premier ministre à la mort de George Ier, et c'est là le chef-d'œuvre de sa ruse, car George II exécrait George Ier, son père. Tout le monde abandonnait Robert comme un homme prêt à sombrer. « Vous voyez bien, disait-il à son secrétaire Coxe, la porte de mon hôtel : il n'y a pas une voiture aujourd'hui; demain, la cour sera remplie d'équipages. » Il n'en fut pas autrement. Horace raconte une foule de traits curieux sur la captation des consciences parlementaires par son père. Robert, de plus en plus serré par l'opposition, succombe sous les coups d'une ligue qui rallie tous ses adversaires. Horace a décrit le combat : « Ils amenèrent, dit-il, jusqu'à leurs blessés et leurs morts. Des voix agonisantes prononcèrent le vote fatal. On apportait des gens dans les pauvres petits rouges-gorges entendirent ce grand bruit, ils furent pris aussitôt d'une émulation de le surpasser. En élevant leur voix, ils le firent encore hausser la même; et cette voix grosse leur devenait, à son tour, un nouveau stimulant. Aucune des deux parties n'entendait abandonner la lutte, qui devint de plus en plus inquiétante pour nos oreilles jusqu'à la fin de la visite. Les oiseaux cependant y survécurent, et nous aussi. Ils se flattent peut-être d'avoir remporté une complète victoire, mais je crois bien que les accusateurs. Il a poussé le calcul de sa tactique jusqu'à ne permettre l'impression posthume de ses écrits qu'après une période de trente ans.

Les lettres d'Horace Walpole tiennent en même temps des lettres de Mme de Sévigné et des *Mémoires* de Saint-Simon. Elles font revivre les personnages du temps; elles expliquent les fameuses lettres de Junius. L'auteur excelle à deviner, à saisir et à rendre le ridicule d'autrui. Il est original par la simplicité. Sa prose a de l'air, de la vivacité et une foule d'idée. Cet esprit délicat, capricieux, souple, rapide, guidé par un jugement exercé, a trouvé un style clair et limpide. Il ne comprend pas trop bien le mouvement général qui traîne à la remorque la société anglaise. Sa morale a des indulgences trop faciles. Les vues d'ensemble lui échappent : il ne sait pas généraliser. Mais cette plume incisive trace des portraits piquants, des épigrammes qui sont des peintures de mœurs. « La postérité que j'amuserai, dit Horace Walpole dans une de ses lettres, me condamnera tout en satisfaisant sa curiosité. » Tout au contraire : si les rois George Ier, George II et George III ne comptent pour rien dans les annales britanniques, leurs règnes ont présidé au développement le plus surprenant des destinées politiques et commerciales de l'Angleterre.

Macaulay, qui reproche à Walpole de juger les petites choses comme les grandes, et les grandes comme les petites, juge Walpole par les petits côtés. Il dit néanmoins : « Les lettres d'Horace Walpole sont généralement considérées comme son meilleur ouvrage, et nous sommes de cet avis. Ses défauts sont bien moins sensibles dans sa *Correspondance* que dans ses livres. On lui pardonne plus volontiers dans des lettres familières ses jugements bizarres, extravagants et variables sur les hommes et sur les choses; il ne s'y livre pas autant que dans ses *Mémoires* à son instinct de dénigrement, à son amère ironie, à son persiflage. Un auteur épistolaire doit être civil et bienveillant, pour son correspondant tout au moins. » L'aristocratie anglaise tient encore rancune, comme on le voit, à son chroniqueur du XVIIIe siècle, et si Horace Walpole eût suivi le système incolore de Dangeau, elle lui eût dit :

La noblesse, Dangeau, n'est pas une chimère.

Correspondance du poëte William Cowper, publiée dans l'édition de ses œuvres, par Hayley (1806). Ces lettres sont écrites à un petit nombre d'amis. Elles nous initient aux mystères du cœur et de l'esprit d'un charmant poëte. Les correspondants sont M. Unwin, M. Newton, Joseph Hill, camarades d'école et de jeunesse, ou amis familiers du temps présent. Tout est intime, délicat et gracieux dans ces confidences, murmures du foyer, effusions d'une sensibilité tendre et douloureuse, mais qui aime à montrer de préférence, par une sorte de pudeur propre aux natures affectueuses, le côté riant de l'âme. Retiré dans une existence paisible et discrète, Cowper n'a pas d'événements à raconter. Les épisodes de sa vie sont ses lectures et les menus accidents qui viennent interrompre le cours monotone des heures passées sous un toit écarté. Plus d'une lettre commence par annoncer que son auteur n'a rien à dire. C'est un prétexte que ce petit mensonge; si le correspondant n'a pas de nouvelles à apprendre, il a mille choses à causer, vives, ingénieuses, enjouées; mille détails gracieux, folâtres, sensés. Cowper tout en échangeant une correspondance familière, il expose sa théorie épistolaire : ni suite, ni plan; causer d'abondance et narrer à l'aventure, marchant, courant ou se reposant au gré de l'esprit ou de l'émotion.

On peut discerner dans ces lettres, où se révèlent quelques singularités, l'existence d'une faculté physiologique, d'une sorte d'intuition ou de perception particulière qui appartient aux natures fines et délicates, aux tempéraments de *sensitive*, que le moindre heurt blesse ou effarouche. La lettre suivante, du 16 août 1780, montre en même temps que la sensitive savait railler.

Au révérend John Newton.

« Depuis que je vous ai écrit la dernière fois, nous avons eu une visite de M... Je ne me suis point senti grandement disposé à l'accueillir avec cette prévenance d'un étranger peut conclure qu'il est le bienvenu. A sa manière, qui est plutôt hardie qu'aisée, j'ai jugé que ce n'était point la peine ici, et que ce ne serait qu'un point futile qui, en manquant, lui ferait peu de faute. Il n'a pas d'un homme qui a vu du pays, plutôt que d'un homme comme il faut qui a voyagé; il a tout à fait secoué cette réserve qui entre si ordinairement dans le caractère anglais; et cependant il ne s'ouvre point doucement et par degrés, comme font les gens de manières polies, mais il vous éclate au visage tout à la fois. Il parle tout haut, et quand nos deux pauvres petits rouges-gorges entendirent ce grand bruit, ils furent pris aussitôt d'une émulation de le surpasser. En élevant leur voix, ils le firent encore hausser la même; et cette voix grosse leur devenait, à son tour, un nouveau stimulant. Aucune des deux parties n'entendait abandonner la lutte, qui devint de plus en plus inquiétante pour nos oreilles jusqu'à la fin de la visite. Les oiseaux cependant y survécurent, et nous aussi. Ils se flattent peut-être d'avoir remporté une complète victoire, mais je crois bien que les accusateurs. Il a poussé le calcul de sa tactique jusqu'à ne permettre l'impression posthume de ses écrits qu'après une période de trente ans.

Les lettres d'Horace Walpole tiennent en même temps des lettres de Mme de Sévigné et des *Mémoires* de Saint-Simon. Elles font revivre les personnages du temps; elles expliquent les fameuses lettres de Junius. L'auteur excelle à deviner, à saisir et à rendre le ridicule d'autrui. Il est original par la simplicité. Sa prose a de l'air, de la vivacité et une foule d'idée. Cet esprit délicat, capricieux, souple, rapide, guidé par un jugement exercé, a trouvé un style clair et limpide. Il ne comprend pas trop bien le mouvement général qui traîne à la remorque la société anglaise. Sa morale a des indulgences trop faciles. Les vues d'ensemble lui échappent : il ne sait pas généraliser. Mais cette plume incisive trace des portraits piquants, des épigrammes qui sont des peintures de mœurs. « La postérité que j'amuserai, dit Horace Walpole dans une de ses lettres, me condamnera tout en satisfaisant sa curiosité. » Tout au contraire : si les rois George Ier, George II et George III ne comptent pour rien dans les annales britanniques, leurs règnes ont présidé au développement le plus surprenant des destinées politiques et commerciales de l'Angleterre.

Macaulay, qui reproche à Walpole de juger les petites choses comme les grandes, et les grandes comme les petites, juge Walpole par les petits côtés. Il dit néanmoins : « Les lettres d'Horace Walpole sont généralement considérées comme son meilleur ouvrage, et nous sommes de cet avis. Ses défauts sont bien moins sensibles dans sa *Correspondance* que dans ses livres. On lui pardonne plus vo-

lontiers dans les lettres familières ses jugements bizarres, extravagants et variables sur les hommes et sur les choses; il ne s'y livre pas autant que dans ses *Mémoires* à son instinct de dénigrement, à son amère ironie, à son persiflage. Un auteur épistolaire doit être civil et bienveillant, pour son correspondant tout au moins. » L'aristocratie anglaise tient encore rancune, comme on le voit, à son chroniqueur du XVIIIe siècle, et si Horace Walpole eût suivi le système incolore de Dangeau, elle lui eût dit :

La noblesse, Dangeau, n'est pas une chimère.

Correspondance du poëte William Cowper, publiée dans l'édition de ses œuvres, par Hayley (1806). Ces lettres sont écrites à un petit nombre d'amis. Elles nous initient aux mystères du cœur et de l'esprit d'un charmant poëte. Les correspondants sont M. Unwin, M. Newton, Joseph Hill, camarades d'école et de jeunesse, ou amis familiers du temps présent. Tout est intime, délicat et gracieux dans ces confidences, murmures du foyer, effusions d'une sensibilité tendre et douloureuse, mais qui aime à montrer de préférence, par une sorte de pudeur propre aux natures affectueuses, le côté riant de l'âme. Retiré dans une existence paisible et discrète, Cowper n'a pas d'événements à raconter. Les épisodes de sa vie sont ses lectures et les menus accidents qui viennent interrompre le cours monotone des heures passées sous un toit écarté. Plus d'une lettre commence par annoncer que son auteur n'a rien à dire. C'est un prétexte que ce petit mensonge; si le correspondant n'a pas de nouvelles à apprendre, il a mille choses à causer, vives, ingénieuses, enjouées; mille détails gracieux, folâtres, sensés. Cowper tout en échangeant une correspondance familière, il expose sa théorie épistolaire : ni suite, ni plan; causer d'abondance et narrer à l'aventure, marchant, courant ou se reposant au gré de l'esprit ou de l'émotion.

On peut discerner dans ces lettres, où se révèlent quelques singularités, l'existence d'une faculté physiologique, d'une sorte d'intuition ou de perception particulière qui appartient aux natures fines et délicates, aux tempéraments de *sensitive*, que le moindre heurt blesse ou effarouche. La lettre suivante, du 16 août 1780, montre en même temps que la sensitive savait railler.

Au révérend John Newton.

« Depuis que je vous ai écrit la dernière fois, nous avons eu une visite de M... Je ne me suis point senti grandement disposé à l'accueillir avec cette prévenance d'un étranger peut conclure qu'il est le bienvenu. A sa manière, qui est plutôt hardie qu'aisée, j'ai jugé que ce n'était point la peine ici, et que ce ne serait qu'un point futile qui, en manquant, lui ferait peu de faute. Il n'a pas d'un homme qui a vu du pays, plutôt que d'un homme comme il faut qui a voyagé; il a tout à fait secoué cette réserve qui entre si ordinairement dans le caractère anglais; et cependant il ne s'ouvre point doucement et par degrés, comme font les gens de manières polies, mais il vous éclate au visage tout à la fois. Il parle tout haut, et quand nos deux pauvres petits rouges-gorges entendirent ce grand bruit, ils furent pris aussitôt d'une émulation de le surpasser. En élevant leur voix, ils le firent encore hausser la même; et cette voix grosse leur devenait, à son tour, un nouveau stimulant. Aucune des deux parties n'entendait abandonner la lutte, qui devint de plus en plus inquiétante pour nos oreilles jusqu'à la fin de la visite. Les oiseaux cependant y survécurent, et nous aussi. Ils se flattent peut-être d'avoir remporté une complète victoire, mais je crois bien que les accusateurs. Il a poussé le calcul de sa tactique jusqu'à ne permettre l'impression posthume de ses écrits qu'après une période de trente ans.

Les lettres d'Horace Walpole tiennent en même temps des lettres de Mme de Sévigné et des *Mémoires* de Saint-Simon. Elles font revivre les personnages du temps; elles expliquent les fameuses lettres de Junius. L'auteur excelle à deviner, à saisir et à rendre le ridicule d'autrui. Il est original par la simplicité. Sa prose a de l'air, de la vivacité et une foule d'idée. Cet esprit délicat, capricieux, souple, rapide, guidé par un jugement exercé, a trouvé un style clair et limpide. Il ne comprend pas trop bien le mouvement général qui traîne à la remorque la société anglaise. Sa morale a des indulgences trop faciles. Les vues d'ensemble lui échappent : il ne sait pas généraliser. Mais cette plume incisive trace des portraits piquants, des épigrammes qui sont des peintures de mœurs. « La postérité que j'amuserai, dit Horace Walpole dans une de ses lettres, me condamnera tout en satisfaisant sa curiosité. » Tout au contraire : si les rois George Ier, George II et George III ne comptent pour rien dans les annales britanniques, leurs règnes ont présidé au développement le plus surprenant des destinées politiques et commerciales de l'Angleterre.

Macaulay, qui reproche à Walpole de juger les petites choses comme les grandes, et les grandes comme les petites, juge Walpole par les petits côtés. Il dit néanmoins : « Les lettres d'Horace Walpole sont généralement considérées comme son meilleur ouvrage, et nous sommes de cet avis. Ses défauts sont bien moins sensibles dans sa *Correspondance* que dans ses livres. On lui pardonne plus vo-

Correspondance littéraire de La Harpe (Paris, 1801 et 1807, 6 vol.). Cette *Correspondance* fut adressée par l'auteur du *Lycée* au grand-duc de Russie (Paul Ier) et au comte André Schowalow, chambellan de l'impératrice Catherine II depuis 1774 jusqu'à 1791. Appréciant cette *Correspondance* dans ses *Années littéraires*, Dussault fait un singulier aveu; il confesse que, rendant compte de l'ouvrage pour la première fois, il adopta une partie des opinions erronées et violentes que le succès du livre soulevait, opinions religieusement conservées dans les biographies. « On crut apercevoir, dit-il, entre les principes que M. de La Harpe professait si hautement, et la publication de ces lettres, une sorte de contradiction qu'on n'était pas disposé à lui pardonner : on disait que cette *Correspondance* renfermait des choses qui ne paraissaient point s'accorder avec le nouveau genre de vie qu'il avait embrassé; on prétendait qu'elle était écrite d'un style trop mondain, que le vieil homme s'y montrait trop à découvert, et surtout que M. de La Harpe, qui s'était fait tant d'ennemis par ses critiques publiques et officielles, n'avait pas besoin d'attirer sur lui de nouvelles haines, en mettant au jour les secrets de sa sévérité et les confidences de son jugement. » Dussault déclare donc que, « la critique étant aujourd'hui rentrée en possession de son empire, ces lettres n'offrent guère que la confirmation de tout ce qu'elle a dit depuis cette époque, et ne présentent de nouveau, en matière de goût, que l'autorité d'un grand littérateur, qui n'avait pas encore sanctionné les jugements qu'elle prononce tous les jours, et que tous les jours on voudrait lui reprocher : ceux qui les liront ne sauraient s'empêcher de reconnaître que M. de La Harpe, de quelque manière que les circonstances aient pu quelquefois modifier les opinions littéraires qu'il publiait, pensait au fond et parlait en secret de cette foule d'auteurs vivants qui se plaignent avec tant d'amertume de l'injustice de leurs contemporains, comme en pensent et comme en parlent aujourd'hui les critiques les plus vrais, les plus accrédités, et par conséquent les plus exposés à toutes les accusations de l'amour-propre au désespoir et de la haine en délire. » Voilà une défense catégorique

La période qu'embrasse la *Correspondance littéraire* a un intérêt tout particulier; c'est cette époque de la fermentation des esprits, travaillés de la fièvre philosophique, qui se préparaient à tout dire et à tout oser. Engagé lui-même dans les doctrines qui battent en brèche les choses établies, La Harpe conserve toujours dans ses lettres assez de sens et de raison pour ne point s'écarter des principes littéraires qu'il a jusque-là suivis et défendus; son jugement se met au-dessus du prestige révolutionnaire, qui faisait seul le prix de tant d'ouvrages de circonstance; il apprécie même avec justesse tout ce qu'un partisan des innovations politiques eût semble

Correspondance littéraire du baron de Grimm et de Diderot, *adressée à un souverain d'Allemagne*, de 1753 à 1790 (16 vol. in-8°, Paris, 1812, plus un supplément, 1814). Une deuxième édition, donnée en 1829 par M. Taschereau, est bien supérieure à celle de 1812, qui dut subir les retranchements imposés par la censure impériale. Si l'on rapproche les appréciations de Grimm et celles de La Harpe, on reconnaît à celui-ci un goût plus sûr, moins d'impartialité et plus de correction.

La partie critique de cette *Correspondance* est rédigée avec beaucoup de jugement, de finesse, et souvent avec une aimable malignité. Ce qui plaît avant tout, c'est la manière franche, libre et spirituelle avec laquelle Grimm s'exprime sur le caractère, les ouvrages et l'esprit des personnages les plus distingués de son temps. Cette partie renferme une foule d'appréciations justes, plaisants sur la littérature, la musique, le théâtre, les arts; sur les auteurs, les acteurs et les personnes les plus célèbres de la cour et de la société. Aussi revient la meilleure part de cette chronique littéraire, à Grimm ou à Diderot? Les articles sur les *Salons* sont incontestablement de Diderot; le reste est de Grimm.

« La *Correspondance littéraire* de Grimm, dit M. Sainte-Beuve, est un des livres dont je me sers le plus... Plus j'en ai usé, plus j'ai trouvé Grimm (littérairement et non philosophiquement parlant) bon esprit, juste, ferme, non engoué, un excellent critique en un mot sur une foule de points, et venant le premier dans ses jugements; n'oublions pas cette dernière condition, car son exemple le parti encyclopédique auquel il était trop mêlé pour en parler avec indépendance, mais dont encore il savait le faible, nul d'alors n'a mieux vu que lui en tout ce qui est de ses contemporains. » Réparation d'honneur est donc faite à Grimm, quelque peu diffamé dans les *Confessions* de Rousseau.

La *Correspondance littéraire* avec les cours du Nord, qui dura trente-sept ans, de 1753 à 1790, n'est pas un corps d'ouvrage au plan prémédité. Il n'y a ni camaraderie ni déniegrement clandestin. Elle commença d'abord par des nouvelles littéraires et de simples informations sur les livres nouveaux; c'était un Bulletin, écrit peut-être au nom de Raynal. Mais, dès 1759, cette *Correspondance* devint plus active, et Grimm l'entretint de l'aveu du duc d'Orléans de qui il dépendait. Dès lors Grimm est le chroniqueur littéraire du siècle. La collection de ces feuilles a été augmentée par différentes mains, par Diderot surtout; mais c'est bien partout la pensée de Grimm, de ce Bohémien qui a du esprit que nous, disait Voltaire. Et Voltaire n'exagérait pas trop le compliment. La pensée de Grimm est bien à lui; elle ne ressemble ni à